

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

René LEYVRAZ

Veille de vacances : quand je  
pense à mon village

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1957, tome 55, p. 279-282

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## *Quand je pense à mon village*

*C'est encore à cette heure du premier matin que je viens à toi, lecteur, avec un cœur tout pareil au tien, mêlé de joie et de peine, d'espoir et d'ennui, car ainsi se tissent nos destins, de fil blanc, de fil noir, de fils colorés, mais nous ne savons pas ce que nous faisons, nous ne voyons que l'envers de notre ouvrage, et il nous faudra passer de l'autre côté pour comprendre... Crois-moi : un peu plus de culture, beaucoup plus de lectures ne changent rien à l'affaire, sinon qu'ils permettent à l'écrivain d'exprimer plus facilement — avec trop de facilité, peut-être — ce que tu ressens, toi, avec plus de force souvent dans le silence de ton cœur inexprimé.*

*Ce matin je songe à mon village avec un doux regret. Les chants, les refrains du pays remontent à mes lèvres :*

*Quand je pense à mon village, là-bas au val d'Anniviers...  
Terre où je suis né, ma lointaine terre...  
O Madeleine, pourquoi donc as-tu pleuré ?...  
Ecoutez la chanson que chante l'âme du pays bien-aimé...*

*Demain, la fin du voyage,  
Le repos après l'effort,  
La patrie et le village,  
Le printemps, l'espoir, la mort...*

*Tant d'autres refrains qui prêtent voix à nos amours, à nos ferveurs, à nos désirs, à nos regrets.*

*Toute la vieille chanson des hommes qui vient du fond des temps pour bercer leur misère, et il est bien*

vrai qu'elle existe, cette misère, et qu'elle doit être bercée et qu'aucun paradis fabriqué de nos mains n'en aura raison, non plus que de cette nostalgie étrange qui nous appelle à la grandeur : l'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Il est sur cette terre des coins élus où plus qu'ailleurs se forme la chanson des hommes pour partir du nid en vibrantes volées.

Le village en est un, et je voudrais que vous le sentiez bien, vous qui êtes tentés de le quitter pour aller vers la ville aux mille candélabres et vous y brûler comme des noctuelles.

Il est vrai que parfois vous ne pouvez faire autrement, j'en sais quelque chose.

Mais si vous devez vous en aller, gardez dans vos cœurs les cloches villageoises : elles vous aideront aux heures d'abandon et de désarroi.

Gardez-la, cette communauté à la taille de l'homme dont vous ne retrouverez jamais l'équivalent dans nos quartiers, car elle recèle de grandes et précieuses énergies qu'il ne faut pas laisser perdre.

Je m'y suis sans cesse efforcé et je crois y être parvenu.

Il est toujours présent à mon cœur, le doux village de mon enfance à l'abri de ses deux collines, dans son écrin de sapins et de hêtres, avec ses chemins et ses sentes, ses fleurs fraîches, ses mousses d'or, ses neiges immaculées, ses ruisseaux qui chantent, ses avalanches qui grondent.

Il est toujours là et il me dit en secret sa chanson grave, le petit cimetière au flanc de la colline où dorment mes bien-aimés, et je vois l'inscription presque effacée du portail : JE LES RESSUSCITERAI AU DERNIER JOUR. « Ils étaient nos parents, nos voisins, nos amis. Les voilà disparus dans la Nuit éternelle... » Non point disparus cependant, c'est ma foi, c'est ma chère espérance, mais reparus, redressés, réhonorés dans la Lumière.

Que Dieu mette avec eux dans le juste plateau  
Ce qu'ils ont tant aimé, quelques grammes de terre,  
Un peu de cette vigne, un peu de ce coteau,  
Un peu de ce ravin sauvage et solitaire...

*Il est toujours là, le collègue avec sa petite classe où ma bonne tante nous faisait l'école du dimanche, sa grande salle boisée, ses cartes de géographie et le portrait du Major Davel sur son échafaud de Vidy ; là j'ai appris à lire et à écrire sans pressentir à quel destin ma petite science allait me conduire. C'est ainsi, on ne sait jamais où l'on va, surtout avec ce cœur pensif et tourmenté de fantaisie que j'avais déjà comme petit garçon.*

*Ils sont toujours là, en bon nombre du moins, ces amis d'école, filles et garçons, et ils m'aiment toujours malgré mon évasion ; ils me disent « tu », ils me disent « René » quand je remonte là-haut pour mes vacances ou bien pour un enterrement.*

*Elle est toujours là, la grande forêt tant aimée. Je reprends ici une lettre jaunie de ma mère qui me suit partout, sans y mettre de ponctuation, car elle écrivait ainsi, et mieux que moi elle exprime tout ce que je voudrais dire :*

*« Le temps passe rapidement et je vieillis c'est la mémoire que j'ai peur de perdre pourtant je sais bien que j'ai encore tous mes dix que j'ai tant aimés et tous les jours peut-être que tu ne le crois pas je pense à vous tous et je prie Dieu le soir et le matin et pendant le jour aussi quand je suis seule et tranquille : que Dieu vous protège et vous accorde un peu de bonheur dans ce monde. Hier dimanche je me suis promenée comme je le fais souvent dans la forêt un grand moment cela fait du bien les grands sapins me parlent et me disent lutte encore ce n'est pas encore fini, il y a encore du travail pour toi. Dans la forêt je retrouve la paix et la tranquillité, je fais un petit bouquet de fleurs des bois, elles sont plus fines et plus pures que d'autres alors je pense à toi qui aimes aussi ça, tu viendras aussi quand tu pourras et tu te promèneras aussi longtemps dans le bois tout seul, là où on se met en face de Dieu »*

*Je n'ai pu m'empêcher de vous transcrire cette page simple et fervente où l'on sent passer l'âme du pays bien-aimé. J'y trouve l'accent même de Ramuz, preuve que le grand poète a bien compris et bien traduit, à partir des humbles, l'âme de son peuple.*

*Face aux agglomérations démesurées et qui s'enflent sans cesse, il est toujours là, le village, comme le refuge de nos vraies mesures et de nos traditions. Je sais qu'il est touché lui aussi, de plus en plus, par les courants urbains, et je ne dis point que toutes ces influences soient délétères, mais beaucoup le sont et parmi les plus fascinantes. A cause de sa petitesse, le village échappe tout de même encore à cet anonymat grégaire, à cette mécanisation de la vie qui est le lot des villes tentaculaires. On y vit encore au lieu d'y brûler la vie. On y sent encore passer le temps. Il arrive sans doute qu'on le trouve long, mais c'est bon signe : il n'y a rien de plus sain pour l'homme que de s'ennuyer un peu, pourvu qu'il s'ennuie sans déchoir. Car c'est là qu'il se retrouve, ayant alors le temps de suivre ses pensées et ses rêves, de peser son destin, au lieu d'avaler la pâte imprimée, sonore ou visuelle cuisinée pour les « masses » dans les assommoirs de la publicité mondiale. Cette lettre de ma mère que je vous ai citée dans son étonnante fraîcheur de source, combien d'entre nous, citadins, seraient capables de l'écrire ?... Toute une tradition, toute une civilisation s'y expriment.*

*Le jour où les villages perdront leur âme dans le tumulte de ce siècle, sera un jour de déclin et de deuil pour l'humanité authentique. Qu'ils la gardent donc, cette âme chrétienne et antique, autant qu'ils le peuvent, non pas en repoussant toute innovation mais en choisissant sans se presser — on a bien le temps —, en triant les perles de cet énorme fatras.*

*Soyez fiers de vos villages, ô paysans, et ne vous laissez pas séduire par les villes qui ont perdu le silence, la nuit, la lune et les étoiles. Si vous êtes forcés de les quitter, emportez leur âme avec vous : elle vous secourra quand vous serez au péril de perdre la vôtre. Et quant à nous citadins, aimons, respectons, protégeons les mille villages du pays : là se refont sans cesse les réserves profondes de notre peuple, qui l'aident à résister aux courants corrosifs d'un monde détraqué.*

René LEYVRAZ